

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉATRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 5 » 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

THÉATRES DE LYON.

LYON, le 21 Juin 1862.

Il y a trois semaines l'année théâtrale se terminait comme depuis longtemps nous ne l'avions pas vu finir. Après une lutte obstinément soutenue contre des difficultés sans cesse renaisantes, M. Carpier se retirait, et depuis lors la direction est restée vacante. Les candidats n'ont pas manqué, si l'on en croit les *on dit*. Au premier rang devait se présenter naturellement l'homme dont le passé, la réputation méritée d'habileté et d'intelligence était pour l'avenir de nos théâtres un sûr garant de prospérité; mais s'il faut en croire le récit des journaux, M. Delestang, car c'est de lui évidemment que nous parlons, serait appelé à de plus hautes fonctions et c'est entre ses mains que les actionnaires et les créanciers de la Porte Saint-Martin remettraient les destinées de leur théâtre. Le candidat qui aurait le plus de chances maintenant, serait M. Ber, le fondateur du Pré Catelan. — Quoi qu'il en soit, tous ces bruits divers et contradictoires n'ont encore aucune consistance, et bien certainement si l'administration supérieure n'a pas pris de décision jusqu'ici, c'est que la question

se présente cette année sous un aspect tout particulier, et que l'expérience de la dernière campagne montre qu'il est peut-être temps de renoncer aux anciens errements, et de placer les théâtres de Lyon dans des conditions nouvelles.

A ce sujet nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter au chroniqueur musical du *Salut Public* un passage de son article dans lequel il examine les périls de la situation présente et les remèdes à y apporter: « Pourquoi donc la ville, dit-il, ne séparerait-elle pas les théâtres? Pourquoi ne créerait-elle pas deux exploitations distinctes? Elle obtiendrait ce premier avantage de stimuler le zèle des administrateurs rivaux par une utile concurrence. En second, lieu elle n'aurait plus qu'à s'occuper de la scène lyrique, en l'aidant par une subvention proportionnée à son développement, et les Célestins seraient affranchis d'une communauté d'intérêts fort gênante et fort onéreuse.

En résumé, les deux théâtres de Lyon confiés à des mains différentes, le Grand-Théâtre subventionné, le répertoire du Théâtre-Français prenant place dans les représentations, le mode des débuts modifié; tels sont les principaux

» desiderata que j'ai entendu formuler et que je partage pleinement. Trop heureux si en les mettant en lumière j'aidais à leur adoption totale ou partielle. Le moment est propice d'ailleurs. Le concours des tristes et malencontreuses circonstances qui ont pesé sur la direction et l'on contrainte de se retirer, ouvre la porte à un long chômage, dont il serait sage de profiter pour lier en une belle brassée tous les vieux abus et les jeter au feu. Il est malheureusement certain que nous avons une année devant nous pour songer à la réorganisation des théâtres. La saison prochaine est perdue. »

Ce n'est pas nous qui pouvons peser sur la détermination à prendre, mais ce serait un grand bonheur si l'idée que nous venons de reproduire était adoptée.

En attendant, les artistes réunis en société font de leur mieux pour varier les plaisirs du public et justifier la sympathie dont ils ont été l'objet dès le premier jour. — La tâche était difficile; quelques-uns des principaux emplois manquaient par l'absence ou l'abstention de leurs titulaires; malgré cela, et par une activité prodigieuse ils sont parvenus à suffire à tout.

On a repris quelques pièces déjà jouées, en

chanteur se fut senti parfois effrayé de cette vogue qui pouvait n'être que passagère. Mais persuadez donc la raison et la modération dans le triomphe à celui que la gloire éblouit, que l'or fascine, et qu'entourent déjà des flatteurs! Oui, Pompeo avait sa cour, composée de jeunes gentilshommes oisifs, de cadets de famille, de petits abbés, de poètes, de maestri. Tout cela, confondu, bâillant, riant, chantant, sautillant, hantait le palazzo somptueux où le ténor avait été installé par dame Fortune.

Le succès avait enflé l'artiste et en eût fait l'être le plus insupportable si un sentiment plus élevé n'était venu remplir ce cœur, si l'amour n'avait triomphé de l'amour-propre.

Lorsque la foule acclamait Pompeo Marchetti et croyait que c'était pour lui plaisir qu'il mettait tant d'expression dans son chant, Pompeo adressait tout son feu avec ses regards, à une loge mystérieuse placée au côté gauche de la scène et

abritée par des rideaux de soie rose qui restaient toujours à demi fermés. A peine, à travers l'interstice, pouvait-on entrevoir la personne qui occupait seule cette loge. C'était une femme jeune encore et dont la beauté blonde et pâle semblait moins appartenir à l'Italie ardente qu'à la rêveuse Allemagne. Souvent penchée en avant et pressant dans ses mains effilées un éventail noir aux pailloons d'or, Stefania aspirait les sons délicieux qui montaient jusqu'à elle.

Oh! comme la marquise était tout entière à ce

chant et le prenait pour elle seule! Aux specta-

teurs ordinaires les acclamations, les transports,

les trépignements, le délire; à la marquise l'extase

silencieuse et immobile.

Pourquoi la jeune veuve du marquis dei Balbi

avait-elle, depuis son retour de Sicile, fermé son

palazzo aux visites et aux fêtes? Pourquoi ne reç

ait-elle pas dans sa loge les gentilshommes qui

a priaient à la saluer? Pourquoi devançait-elle le

FEUILLET DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS

du 22 Juin 1862.

UNE VOIX DE TÉNOR.

I.

Au siècle dernier, quand les opéras de Métastase avaient le privilége de régner sur toutes les scènes d'Italie, un chanteur du nom de Pompeo Marchetti vint conquérir tout à coup l'enthousiasme des Milanais. Nul ne se rappelait avoir entendu jamais voix de ténor plus pure, plus vibrante, mieux posée. Bien téméraire qui se fut avisée de critiquer l'artiste cher à la foule. On ne parlait que de Pompeo; l'on ne voulait voir que Pompeo; l'on portait des manchettes de dentelle à la Pompeo. C'était une rage; et tout autre qu'un

comblant les vides, telles que *Champbaudet, la Mariée, la Vie de Bohème et les Pauvres de Paris*. Des premières représentations ont eu lieu, telles que *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* et *un Jeune Homme qui a tant souffert*. En un mot Lyon n'a pas été privé de cet élément de distraction devenu aujourd'hui une nécessité, et qu'on appelle le théâtre.

S'il fallait citer les noms de tous ceux dont le zèle, le dévouement hors ligne concourent ainsi à la prospérité de l'œuvre commune, la liste serait longue ; depuis le premier jusqu'au dernier, ils ont tous rivalisé d'ardeur et, chose remarquable, mais qui ne doit pas nous étonner, il faut reconnaître que plus d'une fois les pièces ont été jouées avec un ensemble et une netteté qu'on n'avait pas trouvés dans le courant de l'année.

L'événement dramatique le plus important de cette quinzaine est la première représentation des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*. — Le roman de Georges Sand que tout le monde a lu, tout le monde voudra le voir transporté sur la scène. Il fallait un poète pour traduire en drame le roman, M. Paul Meurice a eu cette audace et le succès ne lui a pas fait défaut.

M. Saliné, dans le rôle du vieux marquis, a bien eu la fierté d'allures, le geste souverain et ce goût exquis dont l'auteur s'est plu à douer son héros. M. Lemaitre non plus n'a pas failli dans le personnage de Jocelyn à l'idée que les lecteurs du roman avaient pu en concevoir. M. Laty, comme d'habitude, a été le comédien consciencieux, énergique, que nous connaissons ; ses emportements, ses haines et ses colères, tous les sentiments qu'il doit tour à tour exprimer sont rendus avec une vérité saisissante. A côté de M. Laty, il ne faut pas oublier M. Dutasta, accorder

morceau final de l'opéra pour se retirer, échappant ainsi à l'attention des curieux et des indiscrets ?

Les commentaires se divisaient à cet égard : tel attribuait la conduite de Stefania à la pure fantaisie, tel autre y voulait voir un amour contrarié. Mais, quelque grands que fussent les succès du chanteur, personne ne s'était avisé de dire que la fière marquise put ressentir de l'amour pour le ténor Marchetti.

Ce fut peut-être cette ignorance générale où l'on était de la sympathie née ou à naître entre eux qui les attira le mieux l'un vers l'autre. Le chant de Pompeo monta jusqu'à la marquise, le regard de Stefania descendit sur l'artiste ; ils ne s'étaient pas dit une seule parole, et cependant ils s'étaient compris.

Pompeo en était venu à ne plus chanter pour la multitude qui le couvrait de vivats et de fleurs, mais bien pour cette femme en qui il idéalisait le public entier ; c'est à elle qu'il adressait les

aussi un juste tribut d'éloges à MM. Casimir et Henri.

Mesdemoiselles Melchissédec et d'Herblay, dans les rôles de la comtesse de Laurianne et de Mario, désarmeraient à force de grâce et de charme la critique, si elle pouvait exister, mais après les avoir entendues il n'y a place que pour applaudir à leur mérite.

Un jeune homme qui a tant souffert est un vaudeville sans prétentions excessives ; mais joué rondement et gaiement par MM. Seiglet, Raynal, Octave et M^{me} Saliné et Desterbecq, il prend les proportions d'une œuvre importante.

Nous ne pouvons terminer cette partie de notre compte-rendu dramatique sans adresser un mot de remerciement enthousiaste à M^{me} Lamy, pour l'ardeur vaillante avec laquelle, pendant les premiers jours, elle s'est maintenue sur la brèche et a repris ses créations les plus importantes de l'année, *Gentil-Bernard, Vert-Vert, les Enfants Terribles* et *la Rose de Saint-Flour*. — Ce même éloge doit s'adresser à M. Belliard à qui est échue la lourde responsabilité et la tâche au moins difficile de remplacer M. Chambéry.

Les artistes ont eu la bonne idée de s'attacher les services de M. Rhode, dont les représentations géologiques et astronomiques ont eu tant de succès il y a deux ans à l'Alcazar. M. Rhode est un savant bien plus encore qu'un *impressario*. Par des tableaux animés d'une vérité et d'une exactitude surprenantes, il met la science à la portée de tous, et fait voir, je dirais presque toucher de l'œil, les transformations successives de notre globe. Il sème dans l'esprit des spectateurs des notions utiles et combat à sa manière l'ignorance et l'erreur.

La Genèse nous dit : « Dieu créa le monde en

six jours et se reposa le septième, après avoir fait l'homme à son image. » De sorte qu'à prendre à la lettre ce récit, non-seulement l'humanité mais tout ce qui nous entoure n'aurait guère que six mille ans d'existence. Comment accorder cela avec la cosmogonie des Indiens qui font remonter leur antiquité à des milliers de siècles, avec l'histoire des Egyptiens ou des Chinois, qui placent dans l'abîme le plus reculé des temps le commencement de leur civilisation ? Les savants sont venus, et à leur tête l'immortel Cuvier, ils ont disséqué le globe, et tandis que les astronomes, de leur côté, mesuraient et pesaient les astres perdus dans l'infini, ils ont jeté un audacieux défi à la lettre, sinon à l'esprit du livre de Moïse.

Ce ne sont plus des jours qu'il a fallu à l'Être infini que notre faiblesse emprisonne dans le mot d'Être suprême, mais des époques d'une durée incalculable et régies par les lois immuables et éternelles de sa raison, pour amener notre sphère à l'état où elle se trouve aujourd'hui.

C'est ce spectacle intéressant plus qu'aucun autre, puisqu'il est en quelque sorte notre généalogie, auquel nous convie M. Rohde.

Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Elie de Beaumont et tant d'autres dont les noms sont l'honneur de la science, voilà les hommes dont M. Rohde invoque l'autorité ; ils sont ses garants et les éditeurs responsables de ses doctrines. Les tableaux qu'il nous montre sont un cours de géologie, et le meilleur de tous. On ne saurait trop applaudir à ce genre de spectacle et trop en préconiser l'heureux effet. — La terre est peuplée d'un milliard d'habitants ; mais tandis que chacun connaît à merveille l'espace où s'enferme son horizon et peut dire sans hésiter le

arpèges les plus hardis, les vocalises les plus légères : il ne voulait avoir de talent que pour elle. Dès qu'il avait aperçu la marquise, Pompeo se sentait inspiré, de même que Stefania semblait ne prendre intérêt à la représentation que si Pompeo était en scène.

Evidemment cette sympathie, qui s'appelle amour, possède une sorte de vertu électrique ; elle s'annonce même par l'aveu muet, et le cœur qu'elle saisit se croit encore libre alors que déjà il est enlacé.

Jamais, du reste, Pompeo n'avait confié à ses intimes la passion qu'il ressentait pour la marquise, pas même au poète Alviati, homme de cœur qu'il avait trouvé fidèle et dévoué en toute circonstance. Mais Alviati possédait la double vue que donne la sincérité ; il devina tout, et un jour vint où il dit gravement à l'artiste :

— Cher Pompeo, j'ai besoin de vous prémunir contre deux périls.

— Vraiment ! dit le ténor en souriant et parcourant de ses doigts distraits les touches de son clavécin.

— Longtemps je vous ai étudié, ne voulant rien laisser au hasard ; j'ai acquis enfin une certitude et vous conjure, dans votre intérêt, d'étouffer une passion funeste...

— Quels mots horribles !... Je ne vous comprends pas, Alviati.

— Est-il nécessaire que j'aille plus loin ? Dois-je nommer la femme étrange que vous aimez ?

— Taisez-vous ! dit avec effroi Pompeo.

— Il n'est plus temps. Votre agitation même me commande d'achever la révélation de ma découverte. Cette femme s'appelle la marquise dei Balbi.

Pompeo inclina la tête et couvrit son front de ses mains.

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

nom de ses parents, combien est petit le nombre de ceux qui, s'élevant au-dessus des mesquines considérations du monde extérieur, s'inquiètent de savoir comment s'est formé ce sol qu'ils foulent d'un pied indifférent et par quelle série de perfectionnements le principe de vie dont le point de départ est ces êtres moitié plantes, moitié animaux, connus sous le nom de zoophytes, a pu s'élever jusqu'à l'homme le plus complet de tous, parce qu'en lui seul rayonne cette émanation de Dieu, l'intelligence !

CH. MAURIS.

GRAND-MAMAN BOURGUIGNON.

Un jour, chez la bohémienne,
Spirite au nébuleux miroir,
Grand-maman la Canadienne
Fut appelée à comparoir.
Pour elle un médium parlait
Sur un guéridon qui roulait.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,
Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

Elle nous détaillait la mise
Et le costume officiel
Que le chérubin sans chemise
Prend lorsqu'on fait la noce au ciel;
Confondait Pierrots, Arlequins,
Mohicans, Hurons, Algonquins.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,
Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

Elle disait que les étoiles
Filaient un très-vilain coton
Dont on faisait d'ignobles toiles,
Où couchaient des saints en carton.
Le temps était un ancien *Pion*
Et le soleil un vieux lampion.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,
Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

Elle appellait Dieu Boniface,
Le tenait pour un homme à part,
Dont partout on voyait la face,
Qu'on ne rencontrait nulle part.
Le croyait pas mal rococo,
Même un peu fêlé du coco.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,

Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

A son dire on vendait les cierges
On vendait la myrrhe et l'encens
Pour tenir onze mille vierges
Dans le séjour des innocents,
Avec Marc-Aurèle et César,
Louis seize et Tromb-al-Cazar.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,
Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

Elle prétendait que Saint-Pierre
Et le mélodieux Garat
Avaient pour ami Robespierre
Et pour cousin monsieur Marat,
Raillait saint Roch et son roquet,
Saint Antoine et son... perroquet.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,
Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

La foi, disait-elle, un mythe,
L'espérance, un brouillard foncé,
La charité, c'est la marmite,
Dont le derrière est défoncé.
Le spirisme un rêve espagnol,
Et l'Esprit-frappeur un Guignol.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,
Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

Elle frappait de porte en porte,
Du garde-manger au buffet,
Disant : Que le diable m'emporte
Si je sais comment il est fait;
Notre ciel est un vrai taudis
Et votre monde un paradis.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,
Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

Enfin, opérant une éclipse
Jusque sur le palladium
Des bêtes de l'Apocalypse,
Elle y classa son médium.
De son sarcasme elle écrasait
L'inspiré qui la traduisait.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,
Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

A tel point que la Pythonisse,
Qui ne craint pas les trépassés,

Sentant arriver la jaunisse,
Se vit contrainte à dire : Assez.
L'enfant du nord se retira,
Mais en chantant le Ça ira.
Grand-maman, ne vous déplaise,
Dans un pied de table, un barreau de chaise,
L'esprit est mal à son aise,
Maman Bourguignon,
C'est du guignon.

LABIE.

LE CAPITAINE DES LEVRETTES.

L'hôtel de la Ferté, qui n'existe plus aujourd'hui, occupait un assez vaste terrain dans la partie de la rue du Temple qui a disparu lors du prolongement de la rue de Rivoli.

C'était une masse informe de briques noircies, flanquée de ses deux ailes parallèles, et rappelant la déplorable architecture datant du roi Henri II à Louis XIV.

Appartenant au marquis de la Ferté, l'hôtel, en 1650, devenait la propriété des duc de Coislin, pour, en 1673, être compris dans le patrimoine du comte de Guersault, lequel, mourant sans postérité, le cédait à la famille des Morangis.

Mais certaine nuit, au Palais-Royal, chez Monsieur, due d'Orléans, un chevalier de Morangis, brelandier enragé, le perdait bel et bien contre M. de Créquy.

M. de Créquy en dotait une de ces nièces, et, en 1718, l'hôtel de la Ferté se trouvait habité par le vieux marquis de la Marek et mademoiselle Louise-Marie-Athénais de Beauvillers, sa fille unique.

Or, vu l'époque actuelle, ce n'était pas une petite personne que mademoiselle de Beauvillers. Son père, le marquis de la Marek, était seigneur de Beauvillers d'abord, puis de Nyert, de Vignier et de Saint-Mégrin. Petite-fille du maréchal de Villeroy, et, par sa mère, des ducs de Fiesque, de Vrilliére, de Mailly et de Soubise, elle était parente de Madame, la seconde femme de Monsieur, frère du roi Louis XIV, mère de Philippe d'Orléans, régent du royaume, et des hauts barons de Fribourg, de Lovenstein et de Fürstemberg, seigneurs palatins.

Elle comptait dans sa famille des princes et des ducs, lesquels princes restaient couverts devant le roi, et dont les filles avaient droit au tabouret, insigne honneur qui leur permettait de rester assises devant les reines quand toutes les autres femmes de la cour parlaient debout; des ducs sans brevets, pairs du royaume, chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, de Saint-

L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

Louis, et qui, au conseil, prenaient place immédiatement après les princes du sang et les bâtards du roi.

Mademoiselle de Beauvillers avait été en outre tenue sur les fonts baptismaux par le comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV, avec la duchesse Louise de la Vallière et la princesse de Conti, princesse du sang.

Mais le marquis de la Marche, fort joueur et libertin dans sa jeunesse, avait vu peu à peu toute sa haute et puissante famille s'éloigner de sa personne et de son hôtel.

Après la mort de sa femme, il s'était trouvé en quelque sorte abandonné.

— Monsieur, lui avait dit un jour le roi, le rencontrant à Versailles dans la salle de l'Œil-de-Bœuf, autrement dite la salle des Bassans, nous ferons quelque chose de vous quand vous friserez la soixantaine. Il me faut des hommes mûrs pour les affaires, aujourd'hui.

Le marquis de la Marche, qui comptait alors quarante-sept ans, et lequel sollicitait près de Sa Majesté depuis douze années, avait quelque raison pour se croire arrivé à l'âge de maturité. Aussi répondit-il au roi :

— Sire, il y aura longtemps alors que j'aurais pris le parti de me retirer, me consolant dans ma disgrâce avec la pensée qu'il n'a pas tenu à moi de plaisir à Votre Majesté.

— A votre aise, monsieur.

Et le roi, traversant la salle des valets de pied, la salle des gardes, descendit par l'escalier de la cour de marbre pour gagner la terrasse du château.

Et le marquis de la Marche ne fut rien dans les longues et dernières années du règne de Louis XIV et de Mme de Maintenon.

Comme il l'avait dit au roi, il prit son parti et vécut isolé.

Louis XIV mourut, Mme de Maintenon se retira à Saint-Cyr ; M. le duc du Maine (1), son favori, se trouva, malgré le testament arraché au roi vieilli, évincé du gouvernement par le Parlement ; Philippe d'Orléans fut enfin nommé régent du royaume. Le marquis de la Marche ne fit mine de bouger, et ne parut pas plus au Palais-Royal qu'à Versailles.

Mais après trois années de régence, et à l'âge de soixante-cinq ans, ne lui prit-il pas fantaisie de briguer des honneurs et de redevenir homme de cour.

Il courut en conséquence au Palais-Royal. Le régent, tout occupé de ses plaisirs et des beaux

yeux de M^{me} de Sillery, de M^{me} de Parabère, de la Desmarest et de la Maupin, répondit à peine à ses protestations de dévouement. Il se hasarda aux Tuileries et se mêla à la foule des courtisans qui entouraient le jeune roi et présenta ses hommages au petit-fils de Louis XIV, lui rappelant les services de ses pères à la monarchie. Mais celui-ci le regarda à la dérobée et lui tourna le dos.

En désespoir de cause, il poussa la folie jusqu'à faire le voyage de Sceaux, où se tenait la méchante petite cour de la duchesse du Maine, qui conspirait avec l'Espagne contre le régent.

Mais à Sceaux, il ne fut pas plus heureux qu'au Palais-Royal et aux Tuileries.

Ce n'était partout que froideur, indifférence, et à Sceaux on y joignit les railleries.

Il revint découragé et convaincu que sa fortune n'était plus de ce monde. Il se souvint des magnifiques paroles de Christine, reine de Suède, faisant l'abandon de sa couronne, et du désintéressement de Casimir, roi de Pologne, fuyant son trône et déposant le chapeau de cardinal pour être tout au repos... mais il ne fut pas consolé.

C'est alors que, ne sachant où donner de la tête pour se faire nommer conseiller d'Etat ou premier gentilhomme de la chambre et obtenir le cordon de l'ordre, le rêve de ses vieilles années, l'idée lui vint de marier sa fille.

Celle-ci ne manquait pas de prétendants. Dans le nombre il y en avait de riches et de puissants plusieurs qui approchaient les plus hautes dignités de l'Etat et faisaient la société habituelle du régent.

EUGÈNE MORET.

(La suite au prochain numéro.)

Une personne attachée à l'asile des Sourds-Muets adultes de Lyon, et qui fait chaque jour une quête pour cette maison, vient d'avoir l'obligeance de nous faire connaître que généralement on lui dit que nous-mêmes faisons, chaque jour aussi, une quête très-suivie, pour le soutien des jeunes élèves aveugles des deux sexes, pensionnaires à nos frais, à notre institution à laquelle nous venons d'annexer un asile pour les adultes.

Occupées, soit à l'enseignement, soit aux soins maternels, nous n'avons pas, jusqu'à ce jour, employé ce moyen, ni autorisé personne à l'employer.

Connaissant la bienfaisante sympathie accordée à notre œuvre, nous recevrons avec une parfaite gratitude de la part des personnes qui désirent y

coopérer, la plus faible offrande envoyée à l'Institution, rue Tronchet, 30, au Brotteaux.

Tous les mercredis, de 3 à 4 heures, on peut visiter les classes, où les élèves s'exercent à différents travaux manuels.

L. et H. FRACHON, *Fondatrices-Directrices.*

MÉLANGES.

Une jeune fermière des environs de Blois, dont le lait, surabondamment baptisé, n'avait pu supporter l'épreuve du galactomètre, disait à l'agent qui lui saisissait sa provision :

— Mais c'est une injustice ! Je donne de l'eau à boire à ma vache naturellement ; or, comme il fait très-chaud et qu'elle boit beaucoup, il s'en trouve nécessairement dans son produit.

« Sapristi ! l'ainé de mes garçons me donne bien du fil à retordre, disait un banquier qui n'a pas inventé... les tourniquets. Si c'était à refaire, je ne voudrais plus d'ainés. »

On lit dans une des feuilles quotidiennes de Paris :

« Hier, un ouvrier charpentier, qui travaillait à une maison en construction, est tombé du haut de son échafaudage. Quand il s'est relevé, on a reconnu que l'infortuné avait cessé de vivre. »

Autre accès de folie d'un grand format :

«... Le blessé a été transporté à l'hospice Beaujon ; son état est des plus graves ; on espère ne pas le sauver. »

Une servante que sa maîtresse avait envoyée inviter un monsieur à dîner, le trouva se servant de sa brosse à dents :

— Eh bien ! vient-il dîner ? lui demanda la dame aussitôt qu'elle aperçut sa domestique.

— Oui, madame, tout de suite, il est en train d'aiguiser ses dents.

Un cafetier-débiteur de la section d'Ingouville, à mis cette enseigne sur son établissement :

A la Caisse d'Epargne.

Charmant d'invention !

POUR TOUS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.

(1) Fils légitimé du roi et de Mme de Montespan.